

## LES ÉTATS-UNIS VUS D'IRAN

Yann RICHARD

*Malgré la rhétorique du « Grand Satan », l'image de la culture occidentale en Iran est moins négative qu'on le dit trop souvent. Il y a intérêt à connaître l'histoire de ce pays pour éviter la diabolisation et comprendre quels peuvent être les éléments d'ouverture bien présents dans la société.*

**D**ans les conflits régionaux du Moyen-Orient – Caucase, Afghanistan, Irak et aujourd'hui Syrie – avec leurs enjeux économiques récurrents, chaque fois des puissances extérieures, l'Iran et l'Arabie, les Russes et les Américains, soufflent à tour de rôle pour ranimer les braises et s'affronter par alliés interposés.

Depuis la révolution khomeyniste de 1979 qui a renversé la monarchie alliée de Washington, l'Iran est l'élément perturbateur, alors que la monarchie saoudienne, dont le pétrole a été exploité par les Américains depuis les années 1930, affiche son opulence et donne des gages de respectabilité.

L'islamisme radical est utilisé de part et d'autre comme vecteur de mobilisation. Mais on oppose les mouvements insurrectionnels d'inspiration wahhabite, des Tchétchènes, des Talibans, d'al-Qaida

ou des djihadistes, animés par un fondamentalisme sunnite, aux mouvements contrôlés par l'Iran, inspirés par un chiisme militant. Vu de Riadh, c'est

Professeur émérite à la Sorbonne nouvelle, auteur de *L'islam chi'ite, croyances et idéologie* (Fayard, 1991) et de *L'Iran de 1800 à nos jours* (Flammarion, 2009).

l'Arc chiite qui part du Sud de l'Irak, passe par l'Iran et les régions chiites d'Afghanistan et rejoint, par Bagdad, Damas et Beyrouth : la hantise de l'encerclement par la minorité ! Le basculement de l'Irak dans les mains des chiites et du Liban dans celles du Hezbollah. Pour l'islam fondamentaliste saoudien, le chiisme dans lequel la médiation et l'intercession humaine des Imams et de leurs continuateurs permettent d'accéder à Dieu, est pure hérésie. Les divisions religieuses n'expliquent cependant pas tout.

Y a-t-il volonté expansionniste, anti-américanisme primaire ou aventurisme antisioniste dans les stratégies iraniennes ? Non. Il s'agit plutôt d'une réelle stratégie régionale assurant le contrôle de l'écoulement du pétrole et d'une hégémonie économique que la mainmise occidentale sur le Caucase ou l'Afghanistan, et la sujétion de la Syrie à l'Arabie, pourraient remettre en cause<sup>1</sup>. Quant à savoir ce que pensent les Iraniens des États-Unis, la diabolisation par la presse occidentale brouille tout.

La répétition du slogan « Mort à l'Amérique » et la stigmatisation du Grand Satan cachent une autre dimension de la diplomatie iranienne qui remonte périodiquement à la surface depuis la Révolution, et notamment avec les présidents Hashemi-Rafsanjani, Khatami, et, aujourd'hui, Rohani. C'est l'idée que le pays qui a écrit *In God we trust* sur ses billets de banque est un acteur fiable du jeu international et qu'il n'y a pas de honte à s'y adosser contre des dangers plus directs. Le pragmatisme politique et les souvenirs historiques éclairent les élans et les méandres révolutionnaires.

### Une américanophilie ancienne

L'arrivée des Américains en Iran date des années 1830. Les premiers missionnaires chrétiens qui fondèrent des écoles et des hôpitaux, des presbytériens, avaient pour but de revivifier l'Église nestorienne et d'en faire un tremplin pour évangéliser la Perse. L'impact réel de ces aventuriers, qui, comme les Lazaristes arrivés peu après, étaient de savants linguistes, était moins le triomphe du christianisme que la présentation d'un nouveau modèle culturel. Le savoir moderne rationnel, la médecine, l'art militaire, l'industrie textile, les

1. Le rapprochement avec la Syrie et le Hezbollah met les Iraniens en contact avec la frontière israélienne, mais cette préoccupation est secondaire.

machines à vapeur, etc., rendaient en effet dérisoires les réticences des partisans de la tradition: l'acquisition des techniques et des sciences passerait donc par la transgression des tabous. Les réformateurs avaient désormais une idée positive sur les pays occidentaux. Quand l'État lui-même, imitant les missionnaires, fonda des institutions d'enseignement moderne (l'école Polytechnique de Téhéran, *Dâr ol-fonun*, en 1850), en s'appliquant à ne pas devenir dépendant des Russes, des Britanniques ou des Français, il fit recruter des professeurs autrichiens, prussiens, italiens ou polonais. Le moule venait donc des pays « chrétiens ».

Dans la même logique, Amir Kabir – un réformateur dont le nom est encore une référence dans la République islamique – négocia avec les États-Unis en 1851 en vue d'établir des relations permanentes. Une des préoccupations de l'Iran était d'introduire une nouvelle force pour neutraliser l'étau russo-britannique et de gagner la protection navale américaine pour développer son propre trafic commercial international. Le commentaire du négociateur américain est éloquent: « Le destin de l'Amérique est de dominer le commerce mondial et il viendra un jour où l'amitié avec ce pays sera utile au Gouvernement et au peuple de la Perse.<sup>2</sup> »

Le missionnaire Perkins s'était mis sous la protection britannique en 1834. En 1856, c'est l'Iran qui demande aux Américains de hisser la bannière étoilée sur ses propres navires pour les protéger des Anglais avec lesquels une guerre inégale s'est déclenchée. Finalement, les relations établies alors se limiteront à des protocoles consulaires et commerciaux. L'image des États-Unis comme puissance neutre et protectrice est restée: ce pays ne s'était-il pas construit en conquérant son indépendance par les armes?

Le 20 avril 1909, Howard Baskerville, membre de la mission presbytérienne de Tabriz, mourut sur les barricades révolutionnaires en défendant la Constitution et la souveraineté nationale contre un monarque absolutiste. La posture du Yankee généreux et démocrate resta gravée dans l'esprit des Iraniens et lorsque, en 1911, les constitutionnalistes, inquiets de leur incapacité à lever des impôts pour maintenir une administration et une armée, cherchèrent une aide étrangère, c'est vers Washington qu'ils se tournèrent. Déjà quelques voyageurs iraniens en faisant le tour du monde par la Russie, la Chine et le Japon,

2. Cité par F. Âdamiyat, *Amir Kabir va Irân*, Tehrân 2535/1976, p. 578.

avaient décrit en persan les prouesses techniques accomplies en si peu de temps par les industriels du Midwest et la modernité de ce pays si différent du leur. Morgan Shuster arriva à Téhéran avec une équipe de comptables pour organiser – en français – les finances et l'administration fiscale d'un État prisonnier des pratiques féodales mais animé de velléités citoyennes. Il raconte dans un récit naïf comment il voulut imposer aux princes Qajar de se soumettre au paiement de leurs arriérés d'impôts. En quelques mois l'intervention russe soutenue par la Grande-Bretagne rappela l'Américain aux dures réalités : la distance culturelle immense qui le séparait de la Perse. Et il démissionna<sup>3</sup>.

### L'Amérique impérialiste

L'image positive du grand pays lointain protecteur des libertés perdura jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle : n'étant pas encore entrés en guerre lors de l'invasion anglo-soviétique de l'Iran en 1941, les Américains se donnèrent le beau rôle, ils réorganisèrent les forces armées iraniennes et défendirent à l'ONU en 1946, contre l'URSS, l'intégrité du pays menacée par la sécession de l'Azerbaïdjan et du Kurdistan. En 1950, l'Iran bénéficia de l'aide économique du *Point Four Program* de Truman. Et c'est vers Washington que se tourna Mosaddeq lorsque, après avoir nationalisé le pétrole exploité par les Britanniques, il fut confronté à l'embargo.

On est en pleine guerre froide. Hélas pour Mosaddeq, la droite maccarthyste américaine triomphe avec l'élection du général Eisenhower. La toute nouvelle CIA prépare sa première opération étrangère en Iran : par peur d'un débordement communiste (parti Toudeh) de l'intérieur du mouvement nationaliste iranien, mieux vaut se débarrasser du démagogue Mosaddeq et restaurer le pouvoir monarchique. Que ce retour peu glorieux du Shah ait réellement été l'œuvre principale des Américains ou non (la question est débattue aujourd'hui), dans l'esprit des Iraniens c'est la CIA qui est responsable de l'écrasement du premier mouvement populaire depuis la Révolution constitutionnaliste. Les conséquences du coup d'État d'août 1953 sont immenses : renforcement de l'emprise occidentale sur l'économie irannienne, notamment grâce au consortium pétrolier ; durcissement du

3. Voir M. Shuster, *The Strangling of Persia*, New York, 1912.

régime et établissement d'une police politique, la SAVAK; alliance militaire de plus en plus forte (CENTO) avec les États-Unis permettant l'installation de radars et de stations d'écoute pour surveiller les mouvements aériens soviétiques en Asie Centrale et la sécurité du Golfe Persique. Le Shah pouvait envoyer un corps expéditionnaire pour réprimer une rébellion marxiste-léniniste au sud de l'Oman et une escadrille symbolique pour appuyer l'effort de guerre au Vietnam. Nixon l'appelait le « Gendarme du Golfe persique ».

Culturellement, la domination progressive de l'anglais et la fascination des élites pour le modèle américain étaient encouragées par une monnaie surévaluée qui permettait aux Iraniens, après le *Boom* pétrolier de 1973, d'envoyer leurs enfants étudier outre-Atlantique, et d'acheter tout et n'importe quoi, au point d'engorger les ports et de créer une saturation paralysante. Le cinéma, la culture universitaire, le modèle de développement urbain, tout était calqué sur un idéal californien fantasmé.

Ces excès entraînèrent de fortes résistances. Idéologiquement, par réaction, les intellectuels se contemplèrent dans le retour à une identité rêvée. Les religieux tiraient parti de l'immoralité publique pour promouvoir un visage rajeuni de l'islam, valeur sécurisante qui récupérait le dynamisme du nationalisme mosaddeqiste sans se dessaisir de la compatibilité avec l'identité perdue.

### La République islamique et les États-Unis

La République islamique s'imposa en 1979. Pendant six mois on pouvait croire que les Américains resteraient les meilleurs alliés de l'Iran contre le péril communiste : le renversement symbolique s'arrêterait à la conquête de l'État. Mais l'explosion révolutionnaire reprit de plus belle lors de la prise en otage des diplomates américains à Téhéran (le 4 novembre 1979) qui radicalisait la rupture. La révolution avait triomphé.

Des attitudes contradictoires ont conduit le nouveau régime à la recherche de sa position internationale. La diabolisation des Américains, pilier central de l'idéologie, ne supprimait pas une sourde fascination pour le Nouveau monde.

Mais il fallait d'abord faire face aux problèmes urgents. La rupture de 1979 avait créé des blocages qu'il fallut contourner. Les avions

militaires américains – heureusement très nombreux – ne pouvaient plus recevoir de pièces détachées (de vastes stocks existaient en Iran mais personne n'avait plus d'inventaire). Ils furent dépecés pour maintenir un minimum d'appareils en opération pendant la

**La diabolisation des Américains  
ne supprimait pas une sourde  
fascination pour le Nouveau monde**

Guerre Iran-Irak. Le matériel électronique, bloqué par l'embargo, n'était livré qu'en payant des commissions à des intermédiaires à Dubai ou à Chypre. L'extraction de

pétrole n'a jamais pu retrouver son niveau de 1978 faute d'une technologie interdite à l'Iran. À chaque fois les Iraniens ont trouvé des solutions de contournement dispendieuses. Dans le domaine culturel, pour ne prendre que l'exemple du cinéma, l'interdiction des films hollywoodiens a eu un effet bénéfique en incitant les producteurs iraniens à créer des œuvres originales qui reçoivent chaque année des prix dans les festivals européens.

L'exécration ostentatoire du Grand Satan servait d'exutoire au mécontentement. Combien d'Iraniens ont véritablement maudit l'Amérique ? L'humiliation qu'on fit subir aux otages était la réponse à l'attitude ambiguë de Washington au sujet de l'extradition du Shah, mais on la justifiait aussi par les documents trouvés et reconstitués dans les cartons des déchiqueteuses : on y voyait combien la diplomatie de ce grand pays ignorait les réalités iraniennes, et s'appuyait sur la SAVAK pour son information et pour le maintien du Shah. Stigmatisée à la prière du vendredi, l'immoralité des Occidentaux était un moyen de diriger l'attention des Iraniens vers leur iranité islamique oubliée. Certains penseurs allaient jusqu'à trouver dans la rationalité occidentale tournée vers l'adoration anthropocentrique du moi la quintessence de l'anti-islam et prônaient la conversion à un Dieu transcendant « d'avant-hier et d'après-demain » (Fardid). Leur discours se heurtait à beaucoup d'incrédulité et aux arguments de ceux qui voient dans l'islam une longue histoire nourrie à la philosophie grecque et apprêtée au dialogue constructif avec la modernité (Soroush).

Les contacts du régime avec l'Amérique ont cherché la discrétion, voire la clandestinité. Le tribunal spécial de La Haye chargé des nombreux contentieux économiques et commerciaux maintenait un pont. Pendant la Guerre Iran-Irak, l'affaire Irangate montra que la République islamique, et notamment son président du Parlement Hashe-

mi-Rafsanjani, savaient où s'adresser quand le besoin les tenaillait. Les armes livrées à Téhéran venaient d'Israël. Sans l'intransigeance de Khomeyni, le régime aurait pu facilement, dès cette époque, reprendre ouvertement langue avec Washington, mais les slogans contre l'Amérique et Israël avaient encore un bel avenir. Dans tous les conflits qui embrasèrent la région à partir de cette date, sauf ceux qui impliquaient Israël et le Hezbollah, l'Iran a soutenu de fait la stratégie américaine: en 1990-91 contre Saddam Hussein (Guerre du Koweït), en 2001 contre les Talibans et en 2003, de nouveau contre Saddam Hussein (Guerre d'Irak). Lors des attentats du 11 septembre 2001, l'Iran fut le premier pays islamique à envoyer ses condoléances et sans doute le seul où aucune manifestation de liesse populaire ne s'est produite. Quand le président Khatami fut élu en 1997, il donna une longue interview en anglais à CNN. L'Iran demandait à être reconnu comme interlocuteur. Le président Clinton n'a pas osé, l'humiliation infligée à Jimmy Carter en 1979 avait laissé une blessure chez les Démocrates. George Bush, plus tard, refusa de répondre à une lettre d'Ahmadinejad qui ouvrait également la porte à des négociations.

Pour se convaincre de la prégnance de l'américanisation, il suffirait de voir comment Téhéran s'est doté de réseaux d'autoroutes, de parcs d'animation et d'ensembles architecturaux prétentieux et clinquants. Pas une famille iranienne qui ne rêve d'envoyer ses enfants au MIT ou à Stanford, pas un gouvernement iranien depuis 1979 qui n'ait eu des ministres diplômés de Harvard ou de Columbia. Il y a environ cent mille étudiants et chercheurs iraniens aux États-Unis (deux mille seulement en France)... Pas une rue de Téhéran sans une pâle copie de McDonald's ou de Kentucky Fried Chicken. Pas un foyer des classes moyennes qui n'ait accès, par antenne parabolique ou par internet, aux derniers sous-produits de la musique et de la variété américaines. L'expression *Tehrangelles*, inventée pour désigner l'iraniisation de certains quartiers de Westwood et Wilshire Boulevard à Los Angeles pourrait s'appliquer en retour à la capitale de la République islamique qui se rêve californienne.

L'opinion publique s'exprime dans ce sens. Dans les années 1990, une enquête internationale sur la popularité de la seule grande puissance après la fin de l'URSS, avait révélé qu'en Iran l'image des États-Unis était plus positive que nulle part ailleurs (l'agence iranienne qui avait fait ce sondage a été aussitôt dissoute). Et en 2009, lors de la réélection d'Ahmadinejad, les jeunes qu'on voyait manifester dans les

PARL' O SUY SIKU-STATÉ 23 J

rues des villes iraniennes avaient les mêmes tenues vestimentaires, les mêmes smartphones et les mêmes maquillages (avec en plus de beaux foulards), le même discours démocratique que partout où les Américains avaient favorisé les révolutions de *velours* (Tchéquie), *orange* (Ukraine) ou des *roses* (Géorgie) : les libertés d'opinion devaient faire éclater le régime sans le contester frontalement. Mais en Iran il n'y avait pas besoin de payer des meneurs et de manipuler les médias, l'opinion était spontanément prête.

De part et d'autre, des objections à la réconciliation surgissent. On n'effacera pas en un jour l'affichage des slogans et la rhétorique. Ces anathèmes ne sont pas des déclarations de guerre mais des outils de manipulation idéologique. Il faut bien un bouc émissaire. Ceux des Iraniens qui refusent l'idée du rapprochement pour rester fidèles à Khomeyni redoutent le renversement complet du système qui leur ôterait tout ou partie de leurs récents privilèges. Tant que les raisons de défendre à tout prix l'unité de la patrie et sa sécurité n'ont pas perdu de leur actualité, tant que les pays arabes, Israël et les Occidentaux n'auront pas clairement accepté la République islamique, pourquoi céderaient-ils sur une condamnation qui légitime leur conception obsidionale des relations internationales ? On a vu se resserrer le patriotisme derrière la République islamique lors de l'attaque irakienne en 1980, on le revoit chaque fois que la fierté iranienne ou l'intégrité du territoire sont mises en question. Dire que l'Iran n'a pas le droit d'enrichir l'uranium est une offense à la souveraineté nationale.

L'embargo et les sanctions ont affaibli l'Iran, mais les motivations économiques n'expliquent pas seules la demande d'une reconnaissance pleine et entière par les Américains. Avec les Européens, ce langage n'a pas été toujours bien compris, car ces vieux pays ont eux-mêmes à cacher leur frustration de grandeur déchu. Mais à part la Grande-Bretagne dont le passé impérialiste a laissé une trace indélébile en Iran, et la France qui a beaucoup de mal à se défaire de ses alliances avec les pays arabes (hier l'Irak de Saddam, aujourd'hui le Qatar et l'Arabie Saoudite), les relations sont faciles. Les Américains, devenus arrogants et imbus de leur domination mondiale, sont la cible impossible à atteindre. Ils sont la seule grande puissance à laquelle l'Iran n'ait pas accès.

Le monde arabe était négligé du temps du Shah : ni sa culture ni l'islam n'attiraient les héritiers de l'Empire perse. Apprendre l'arabe aurait été une perte de temps. C'est l'inverse aujourd'hui où la guerre

avec l'Irak et la confrontation permanente avec l'hégémonie saoudienne obligent les Iraniens à s'intéresser aux voisins du Sud avec lesquels ils ont de multiples contentieux historiques et religieux. La culture persane s'est imbibée de vocabulaire et de concepts arabes et le retour à l'identité passe aussi par la maîtrise de ce patrimoine, même si la confrontation avec l'Occident est prioritaire.

### L'islam en Iran aujourd'hui

L'islam, dont l'Iran a cherché à maîtriser le champ politique, résiste au désir de réconciliation qui s'exprime timidement ici ou là : ce qui domine est au contraire la rivalité de deux modèles religieux aussi antinomiques que le catholicisme et le protestantisme des Guerres de religion. Les divergences doctrinales sont amplifiées par les antagonismes politiques. L'ancienne opposition entre le monde iranien chiitise par les Safavides au XVI<sup>e</sup> siècle et le monde ottoman champion du sunnisme, s'est reportée sur le chiisme iranien face à l'islam saoudien. La civilisation urbaine et agricole de la Perse face au modèle bédouin sémitique de l'autre rive du Golfe persique, alors que la civilisation de l'islam procède des deux réunis.

Nos regards sur ces tendances de l'islam sont biaisés. Un ministre de l'Intérieur, Gaston Defferre, identifiait *chiite* à *terroriste* alors que le philosophe Henry Corbin, spécialiste du chiisme iranien, le décrivait comme une spiritualité mystique, aux antipodes de la socialisation du religieux qui envahissait l'espace iranien au moment de sa mort en 1978. Le sunnisme saoudien, représenté aujourd'hui par les dynasties opulentes de la péninsule arabique, et défendu par l'armée américaine, a produit les militants les plus radicaux, al-Qaida, les djihadistes et les salafistes, et c'est de son sein que sont partis les auteurs des pires attentats de ces dernières décennies. Pour lutter contre l'emprise de ces mouvements, on a fermé les yeux sur la violence politique de Moubarak, de Ben Ali, de Qaddafi en Libye, d'Assad père et fils. La naïve admiration de nos intellectuels pour les « printemps arabes » fait sans doute sourire les Iraniens, eux qui s'étaient libérés trente ans plus tôt et qu'on a ensuite rejetés sans discernement.

L'islam iranien reprend aujourd'hui des formes traditionnelles, marquées par les pèlerinages et les commémorations ostentatoires du deuil de l'Imam Hossein (cérémonies de *moharram*). La visibilité

accrue du clergé enturbanné dans les espaces publics suscite moins de quolibets que par le passé parce que le mollâ de la République, contrairement à celui d'autrefois, a une formation plus moderne, plus adaptée à des fonctions diverses dans la société. Il doit administrer, gouverner, juger, légiférer, il doit donc connaître le monde, les langues modernes (l'anglais généralement) et la sociologie. Il y a encore des ulémas classiques préoccupés de parénèse et de jurisprudence religieuse traditionnelle. Il y a aussi des théologiens rompus au dialogue, à la discussion philosophique, à la critique textuelle et à l'histoire des religions. Les écoles religieuses ont multiplié leur offre d'études.

Au même moment la sécularisation de la société continue, l'urbanisation croissante rend moins visible les minarets, et les jeunes, saturés dès l'école maternelle de propagande religieuse rejettent souvent ce car-

### **La sécularisation de la société continue**

can imposé pour des formes plus spontanées de spiritualité, le soufisme, les « retraites » collectives prêchées

dans les mosquées (*e'tekaf*), voire la conversion à une autre religion, au péril de leur vie. Parmi les discussions les plus originales des dernières années en Iran on relève de nombreuses publications sur le pluralisme religieux, sur l'acceptation de la voie rationnelle dans la connaissance religieuse, dans l'interprétation de l'Écriture, dans la jurisprudence et l'éthique, enfin sur le caractère central du libre arbitre dans la foi...

Les strates sociales qui alimentent les milices des Pâsdârâns (Gardiens de la Révolution) ou des Bassidjis (recrues volontaires), marquées par l'idéologie militante et par le souvenir de la Guerre Iran-Irak, sont différentes de celles qui envoient leurs enfants jouer du piano et se préparer à émigrer en Occident. Ces milieux populaires et de petite bourgeoisie dévoués à la cause sacrée continuent de se ressourcer à la mosquée et dans les associations islamiques et n'abandonneront pas le régime auquel ils doivent tant, qui structure leur vie et leur vision du monde.

Pour beaucoup d'Iraniens, la reprise de relations normales avec l'Europe et l'Amérique facilitera les contacts avec ceux de leur famille, un ou deux millions, qui ont déjà leur vie au loin; elle aidera les transactions commerciales et industrielles et favorisera la reprise des activités dans de nombreux domaines; elle permettra enfin de détendre le climat intérieur durci par les sanctions et les menaces de bombardements israéliens.

Esquissons un paradoxe. Alors que toutes tendances confondues, les dirigeants iraniens sont convaincus de la nécessité de renouer avec Washington, ils redoutent que cette reprise profite à leurs rivaux intérieurs. Si Khatami avait réussi, Ahmadinejad n'aurait jamais pu être élu. Si Ahmadinejad l'avait fait, Rohani ne serait pas là aujourd'hui. Inversement, à l'heure où les Américains, du fait de la politique menée par Obama, sont prêts à des négociations directes et qu'ils les ont amorcées avant l'élection de Rohani, ne risquent-ils pas, s'ils échouaient, de raffermir contre eux l'unité perdue de la République islamique ? On a pu croire, si les sanctions n'avaient pas affecté la vie quotidienne du peuple, qu'elles renforçaient l'État iranien dans sa détermination. Leur levée, si elle fragilisait le régime, ne susciterait-elle pas un éclatement dont cette région tellement instable n'a sans doute pas besoin ? Et l'échec des négociations ne serait-il pas l'aveu de l'impuissance des Occidentaux à revenir sur leurs erreurs passées ? N'exacerbons pas l'impatience des Iraniens.

Yann RICHARD



Retrouvez le dossier « Iran »  
sur [www.revue-etudes.com](http://www.revue-etudes.com)